



La dégringolade du dollar canadien

Une reprise américaine qui poursuit sa course sans relâche, des taux d'intérêt élevés qui attirent les investisseurs aux États-Unis, et voilà que toutes les monnaies tremblent devant le billet vert de l'Oncle Sam.



par **Jean-Charles GRENIER**

Jour après jour, les médias reprennent la même rengaine: le dollar canadien a connu aujourd'hui une nouvelle baisse... Mercredi, il passait sous le seuil psychologique des 75 cents US. D'où vient cette dégringolade de notre dollar et quel est son impact sur l'économie canadienne? En prenant comme point de départ une entrevue avec l'économiste Claude Masson de l'université Laval, Jean-Charles Grenier, directeur des pages économiques du SOLEIL, explique ce qui se passe.

Le dollar canadien n'échappe pas à la règle et cède constamment du terrain même si la Banque du Canada intervient pour le soutenir, redorant son blason pour quelques heures avant qu'il ne reprenne à nouveau sa marche descendante. Il y a là de quoi en intriguer plus d'un au sujet du taux de change.

"Le taux de change d'une monnaie, c'est tout simplement un prix dans un marché où se conjuguent les forces de l'offre et de la demande."

Voilà comment l'économiste Claude Masson, professeur à l'université Laval, vulgarise le phénomène du taux de change. Un phénomène qui soulève les interrogations de nombre de Canadiens, qui voient fondre comme neige au soleil leur dollar face à la devise américaine.

Il a perdu, ce dollar canadien, \$0.05 depuis le début de 1984 au profit du dollar américain. De quoi se demander ce qui peut bien se cacher derrière tout cela. Surtout pour ce travailleur qui, croisé au hasard, se demande bien pourquoi le dollar canadien dans sa poche ne vaut pas autant que sa contrepartie américaine. Pour lui, c'est à n'y rien comprendre car il estime peiner autant que le travailleur américain pour gagner son dollar.

Des pommes et des oranges

Mais voilà que la valeur d'une

monnaie n'est pas le reflet du travail d'un seul individu mais plutôt le reflet du travail de l'ensemble des individus. Et, de préférence, on peut dire qu'une monnaie reflète l'activité économique et les conditions financières d'un pays sans oublier les attraits ou les résistances que suscite chez les investisseurs cette activité et ces conditions.

"Le marché des devises, c'est comme celui des pommes ou des oranges, simplifié à dessein l'économiste Claude Masson. Si les gens préfèrent les pommes au lieu des oranges, le prix des pommes sera plus élevé que celui des oranges."

Il en est ainsi du dollar américain. Il est fort couru par les investisseurs et américains et étrangers. L'activité économique est en progression aux États-Unis. Elle s'est accélérée au premier trimestre de 1984 à un rythme annuel de 8.8 pour 100 en dollars constants. Le chômage est faible. Autour de 8 pour 100. L'inflation est modérée. Elle avoisine les 4 pour 100.

Mais surtout les taux d'intérêt américains sont élevés. Le taux privilégié affiche 13 pour 100. Davantage qu'au Canada jusqu'au relèvement de la semaine dernière du taux d'escompte de la Banque du Canada.

"Ainsi, explique le professeur Claude Masson, si vous aviez de l'argent à investir, que feriez-vous? La réponse s'impose: investir aux États-Unis, car non seulement les taux d'intérêt sont élevés mais encore l'inflation est modérée. Donc, le

taux réel, c'est-à-dire sommairement le taux d'intérêt moins l'inflation, est alléchant.

Les Américains investissent donc chez eux. Et les étrangers se ruent sur les dollars US pour investir aux États-Unis. Comme le font vraisemblablement les gestionnaires de votre compagnie d'assurances ou encore ceux de votre fonds de pension.

On s'arrache donc les dollars américains tandis que les dollars canadiens font tapisserie tout comme les autres monnaies. En plus, le dollar américain peut compter sur cet attrait qui représente en période troublée "un havre économique". Une image que projettent actuellement les États-Unis. C'est un facteur impossible à mesurer mais cet élément psychologique jouant en faveur du dollar américain n'est pas à dédaigner.

La Banque du Canada

Mais pourquoi donc le dollar canadien remonte-t-il parfois la pente face au dollar américain si l'économie du Canada et sa politique monétaire n'ont pas tous les attraits qu'on voudrait bien leur prêter?

C'est que l'on réduit un peu trop le phénomène lorsqu'on parle d'un marché libre comme celui des "pommes et des oranges".

"En effet, le taux de change des devises est fluctuant et s'ajuste à l'offre et à la demande. Toutefois, il n'est pas parfaitement fluctuant, commente le professeur Claude Masson. Il ne faut pas croire, poursuit-il,

que la Banque du Canada se croise les bras". Encore jeudi, elle a haussé le taux d'escompte pour raviver le dollar.

Le gouverneur Gerald Bouey de la Banque du Canada est un ardent défenseur d'un dollar canadien fort car il redoute plus que tout l'inflation. Par contre, il ne peut se voiler la face devant cette plaie sociale intolérable qui a pour nom le chômage.

Néanmoins, devant ce dilemme, la Banque du Canada intervient pour soutenir le dollar.

D'une part lors des émissions des bons du Trésor fédéral, le jeudi, en fixant le taux d'escompte à partir duquel les institutions financières établissent leurs propres taux. Un taux d'escompte plus élevé attire les investisseurs canadiens comme étrangers et notre dollar est plus en demande. Donc, plus fort.

D'autre part, la Banque du Canada, qui administre au nom de l'État canadien les devises étrangères, intervient sporadiquement sur le marché de change. Elle vend à ce moment des dollars américains qu'elle puise dans ses réserves et achète des dollars canadiens. Ainsi, l'offre de dollar américain augmente et celui-ci peut voir sa valeur décroître tandis que la demande de dollars canadiens augmente et que celui-ci voit sa valeur progresser.

Mais à regarder la devise canadienne perdre de son lustre face au dollar américain de façon quasi interrompue, on pourrait douter à première vue de l'efficacité de tels mé-

canismes. Il n'en est rien toutefois car si le Canada le voulait vraiment, il pourrait fort bien maintenir à un niveau choisi le dollar canadien, estime l'économiste Claude Masson. Le Canada possède suffisamment de devises américaines pour ce faire. Et si cela ne suffisait pas, le marché des emprunts et les ententes internationales pourraient lui payer la voie car le Canada n'est tout de même pas un pays sans crédibilité.

Cette voie n'est pas retenue par la Banque du Canada. C'est vrai qu'elle a quelque relent d'artifice.

Ménager la chèvre et le chou

Entre-temps, le dollar canadien continue sa valse-hésitation. Car le dollar américain influence son allure. Et aussi parce que la Banque du Canada n'est pas encore prête à accepter un dollar canadien cotant à près de \$0.70 US, estime le professeur Claude Masson.

La Banque du Canada semble vouloir ménager la chèvre et le chou, en attendant que les choses se fixent d'elles-mêmes. Soit un dollar canadien à \$0.70 US comme le pensent plusieurs.

Mais alors devra-t-on en rester là? Probablement pas, car le Canada devrait à son tour emboîter le pas dans la reprise. Toutefois, les économistes ont un éventail d'opinions lorsqu'il s'agit d'établir une date. Certains avancent l'année en cours tandis que d'autres soutiennent que cela prendra encore au moins un an.

Et si l'éventail d'opinions est aussi large, c'est qu'il n'est pas aisé de faire des prévisions compte tenu du nombre de facteurs en jeu. Des facteurs, bien souvent étrangers, comme la force de l'économie américaine, sa politique monétaire ou encore le comportement des investisseurs qui pourraient soudainement considérer le dollar américain comme surévalué et faire alors les yeux doux aux autres monnaies.

Entre chômage et inflation Pas de potion magique

Un dollar canadien faible, des taux d'intérêt bas, un taux de chômage plus tolérable mais un risque d'inflation. A l'opposé, un dollar canadien fort, des taux d'intérêt élevés, une inflation jugulée mais un risque de chômage accru.

Telle est l'alternative laissée aux Canadiens. Les hommes politiques débattent sûrement longuement de cette équation durant la course électorale dont le fil d'arrivée est le 4 septembre. Mais d'ores et déjà, il est permis de croire que fidèle à sa tradition, le Canada demeurera sous la coupe des États-Unis et concoctera une potion qui n'aura rien de magique.

Avec un dollar faible, les exportations canadiennes sont plus alléchantes et la machine tourne plus rondement. Des réserves s'imposent néanmoins puisque certaines matières premières, comme le papier journal, ont déjà leur prix établi en dollars américains. Le secteur manufacturier, tel la fabrication de matériel de transport en commun, peut par contre tirer son épingle du jeu, car c'est un marché hautement compétitif où le dollar canadien faible peut apporter le coup de pouce nécessaire à Bombardier, par exemple, pour remporter le gros lot en Asie, en Amérique du Sud ou peut-être même en Europe. Et avec ce coup de pouce aux exportations, la machine peut être relancée avec, en bout de ligne, le dollar reprenant du poil de la bête.

Les défenseurs de cette option se retrouvent chez ceux qui ont comme bête noire le chômage et ne craignent pas les réactions des syndicats. En effet, ceux-ci pourraient fort bien monter aux barricades et exiger des hausses salariales pour

compenser l'augmentation des prix puisque la faiblesse du dollar fait grimper le coût de nos importations et, en conséquence, les prix. Un phénomène qui a toute son importance quand on se rappelle que près de 70



L'économiste Claude Masson

pour 100 de nos échanges commerciaux se font avec les Américains.

Des leçons

Le professeur Claude Masson est de ceux qui croient que les leçons tirées de la crise au cours des trois dernières années ont porté fruit. "Je crois, commente-t-il, que les gens sont conscients qu'il s'est commis des excès, même s'ils ne peuvent mettre le doigt dessus. A mon avis, il y a eu un changement des mentalités. Et pour contrer le chômage ou préserver leur emploi, ils se disent qu'ils peuvent bien encaisser une part de la hausse des prix pour ne pas relancer l'inflation."

Cela ne fait cependant pas l'unanimité chez les économistes. Certains craignent un effet d'entraînement de l'inflation. Le gouverneur Gerald Bouey de la Banque du Canada craint l'inflation comme la peste. C'est pourquoi il favorise plutôt un dollar canadien fort dans les circonstances. Un dollar qu'il soutient notamment par des taux d'intérêt élevés, mais avec le chômage en fond de scène. Par contre, un dollar canadien plus fort attire les investisseurs, avec comme conséquence théorique la remise en branle de l'économie et la relance de l'emploi.

L'économiste Claude Masson se refuse à faire des prévisions, avouant ne pas lire dans une boule de cristal. Néanmoins, il ose s'aventurer quelque peu et avance que le Canada semble se diriger vers l'une de ces avenues: une hausse des taux d'intérêt pour maintenir le dollar ou bien une hausse moindre des taux d'intérêt pour à la fois ralentir la chute du dollar canadien et favoriser l'emploi.

Le dollar des vacanciers: un calcul pas si compliqué

Mercredi, 11 juillet 1984.
— \$1 canadien vaut \$0.7486 US.
— \$1 US vaut \$1.334 canadien.

Voilà bien les décimales les plus embêtantes pour la majorité des vacanciers québécois qui empruntent les routes de la côte est américaine au cours de la belle saison. Si embêtantes que la plupart ne s'y retrouvent pas et s'imaginent même obtenir aux États-Unis davantage pour leur dollar canadien.

Et ce qui ajoute à la confusion, les institutions financières imposent des frais au moment de changer les devises canadiennes en devises américaines. Tout comme au moment de reconvertir les devises américaines en devises canadiennes au retour des vacanciers. Plus encore, la devise canadienne et la devise américaine portent le même nom malgré qu'elles soient aussi distinctes que le drachme grec ou le zloty polonais.

Pour simplifier, oublions les frais de banque, qui peuvent d'ailleurs varier d'une institution à l'autre, et disons que le dollar canadien vaut \$0.80 US. Dans ce cas vous obtiendrez \$80 US pour chaque \$100 canadiens. Mais puisque vous préférez avoir au fond de votre poche des billets de \$100, il vous faudra alors acheter \$20 US de plus pour faire le compte.

Et puisque vous achetez encore des dollars américains et que vous payez toujours en dollars canadiens, il faut à nouveau déboursier davantage pour cette tranche de \$20 US qui vous manque afin de faire le compte de \$100 US. Cette fois vous débourserez \$25 canadiens pour obtenir \$20 US.

De façon logique, on peut dire que si \$80 US vous ont coûté \$100 canadiens, \$20 US vous coûteront quatre fois moins soit \$25 canadiens.

Dans un premier temps, vous aurez donc déboursé \$100 canadiens pour \$80 US et, dans un deuxième temps, \$25 canadiens pour les derniers \$20 US. Vous avez maintenant vos \$100 US qui vous ont coûté \$125.

A ce moment, vous pouvez vérifier dans la chronique des monnaies des journaux et vous verrez que le taux de la monnaie américaine établi en dollar canadien est de \$1.25. Ou tout près puisqu'il faut se rappeler que nous avons délaissé au début les frais des banques.

L'explication vous semble logique mais ne vous convainc pas car vous n'obtenez pas les mêmes résultats lorsque vous faites vos propres calculs? Alors, gare à l'erreur la plus courante. Bien des gens sont conscients d'avoir à payer davantage pour obtenir des dollars américains. Soit, comme dans notre exemple, \$100 canadiens pour obtenir \$80 US, mais ils oublient qu'il leur faut aussi verser davantage en dollars canadiens pour obtenir la dernière tranche de \$20 US leur permettant d'exhiber un beau billet vert de \$100 de l'Oncle Sam à la convolitesse des commerçants américains.

Toujours pas convaincu car, dites-vous, le dollar canadien ne vaut pas actuellement \$0.80 US mais plutôt \$0.7486 et que le dollar américain ne vaut pas \$1.25 canadien mais plutôt \$1.334 canadien.

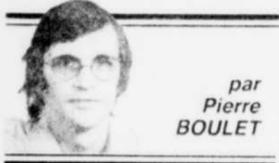
Alors, sortez vos calculatrices de poche et... bonne chance!

DOSSIERS

Le Festival de jazz de Montréal et le Festival d'été de Québec La vraie magie d'une fête populaire

Pendant que Québec 84 s'offre des soins intensifs, les grandes foules déferlent sur le Festival international de jazz de Montréal et sur le Festival d'été de Québec. On parle de magie. Depuis la fin juin, Pierre Boulet s'est immergé dans ces trois événements, à la recherche, précisément, de la... magie.

Québec, le mercredi 11 juillet. La pluie! Les organisateurs du Festival d'été de Québec doivent s'incliner: la météo n'a pas respecté son contrat. Les spectacles extérieurs tombent à l'eau. Le chanteur français Renaud, une des vedettes du festival, se retire de la grande scène du Pigeonnier en compagnie de ses musiciens. Jusqu'à la dernière seconde, il aura espéré pouvoir donner son tour de chant. Son premier en Amérique. Mais voilà... dehors, ça tombe comme des clous.



par
Pierre
BOULET

Hôtel Clarendon. Le centre névralgique du festival. Dans l'enceinte surchauffée du bar l'Emprise, la rumeur s'amplifie depuis déjà quelques minutes: Renaud va chanter quand même. Il veut chanter. Absolument. Alors, il le fera. Ici même. Dans le bar de l'hôtel. Une décision prise comme ça, sur le tas. Spontanéité et improvisation!

Sur le petit espace de plancher qui tient lieu de scène, Renaud vient se presser contre ses cinq musiciens et ses trois choristes. La balance de son, impeccable, s'est effectuée en un temps record. Le public, qui ne s'attendait pas à cette surprise, s'agglutine. La salle déborde.

Renaud enchaîne chanson sur chanson. Une présence inouïe. Un bloc de tendresse massive qui se désagrège en moments de bonheur dans la chaude intimité du lieu. On lui demande des chansons: "Pierrot", "Mon beauf", "Morgane de toi"... Il les fait, il les donne, visiblement heureux. On le connaît donc si bien, ici? La rencontre a lieu, vraiment, entre un artiste et un public qui ne s'étaient jamais vus avant. Toute la passion d'un coup de foudre. Et l'émerveillement qui tient à l'impromptu.

Le journaliste français Jacques Erwan, de "Paroles et Musique", n'en revient pas: "C'est incroyable. Il y a des années en France qu'on n'a pas entendu Renaud chanter dans une petite boîte. Il ne fait plus que

les grandes scènes..." Le moment est privilégié. La magie a opéré.

Ailleurs, la même chose...

Montréal, le mercredi 4 juillet. Sur une scène extérieure de la rue Saint-Denis, au coeur du Festival international de jazz de Montréal, quatre musiciens français s'apprentent à livrer une brève prestation. Tout au plus 45 minutes. Michel Portal, Daniel Humair, François Jeanneau et Henri Texier ne sont connus ici que de quelques "happy few". Leur musique n'est pas nécessairement hyper-accessible au grand public de la rue. Et en outre, ils sont crevés. Ils descendent tout juste de l'avion. Alors...

Ils attaquent. Ils improvisent. Énergiques, généreux. La foule joue du coude. D'abord quelques centaines de personnes. Puis, plus d'un millier, qui jubilent et en redemandent. Une fois encore, la rencontre a lieu. Inspirée et inspirante. Le quartet se défonce, en donne et en redonne. Quatre rappels. La fièvre s'est emparée de la rue. Le spectacle aura duré presque deux heures. La magie... une fois de plus!

Le revers de la médaille

Pendant ce temps, les journaux de Québec et de Montréal partagent les mêmes manchettes: rien ne va plus à la Corporation 1534-1984. Le "grand party", annoncé de baloune en feu d'artifice, ne parvient pas à prendre son envol. Il y manque un élément essentiel: le monde!

Pourtant, la programmation culturelle à l'affiche est loin, très loin de manquer d'intérêt. Le groupe du mandoliniste David Grisman, attendu à Québec depuis des années, n'attire que quelques centaines de personnes dans l'enceinte barricadée du Vieux-Port.

Sur les terrains de la foire "mer et monde", les boutiquiers et les vendeurs de pizza attendent en vain cette marée de consommateurs qui persiste à rester basse... extrêmement basse, si on compare aux prévisions. On parle de catastrophe. De plan de relance. De millions ajoutés.

Ici, la magie n'est pas au rendez-vous. Mais au fait, l'avait-on invitée?



Comme le Festival international de jazz de Montréal, le Festival d'été de Québec se déroule en grande partie dans la rue. Des fêtes populaires en liberté!

Mais c'est quoi, cette magie?

Magie, magie! Bien sûr qu'il faut parler de magie. De cette magie qui tient parfois du hasard et de l'impromptu. Mais aussi de cette magie qui relève de circonstances moins aléatoires. De cette magie rendue possible par la planification et par la conceptualisation d'un événement. Par l'intégration, dans les fibres d'une programmation, de cette substance si prolifique au Québec: le sens de la fête populaire.

Le Festival d'été de Québec, depuis 17 ans, et le Festival international de jazz de Montréal, depuis cinq ans, ont créé et perpétué l'habitude d'une immense fête... grouillante, mobile, ouverte. En liberté!

"Le Festival de jazz de Montréal a littéralement remplacé les manifestations populaires de la Saint-Jean-Baptiste. Les gens avaient besoin de se retrouver...", commente le

président de l'événement, Alain Sirdar.

Concentrées sur le segment de la rue Saint-Denis qui va de Sherbrooke à Sainte-Catherine, les activités extérieures du cinquième Festival de jazz de Montréal ont attiré, cette année, quelque 300.000 personnes en dix jours. Pas seulement des "fans" de jazz. Des curieux, des fêtards, rassemblés par cet instinct grégaire bien québécois, qui venaient découvrir une "autre musique" diffusée à coups de spectacles gratuits, de manifestations d'animation et de "jams" improvisés en pleine rue. Cette année encore, on peut parler d'un succès populaire et financier.

Même chose au Festival d'été. Concentré dans le réseau très fréquenté du Vieux-Québec, l'événement, truffé de spectacles gratuits et extrêmement variés, fait les délices d'une foule mouvante et curieuse. On bouge. On marche d'une scène à l'autre.

A l'hôtel du Parc de Montréal et au Clarendon de Québec, les chefs-

lieux des deux festivals, on se croirait dans des ruches de créativité. Le public et les artistes invités se mêlent les uns aux autres. De la communication! Une place immense laissée à la spontanéité et à l'improvisation. A un endroit comme à l'autre, les fins de soirées donnent lieu à des "jams" endiablés, à des rencontres artistiques imprévues. L'imagination populaire et artistique reprend le pouvoir.

C'est qu'il y a quelque part, au sein du Festival de jazz de Montréal et du Festival d'été de Québec, un lieu de convergence, un coeur. Le succès n'est pas qu'une affaire de budgets, modestes par ailleurs (\$1 million par année à Québec, et \$2 millions à Montréal).

On est loin des dizaines et des dizaines de millions que les gouvernements ont déversés dans le courant "mer et monde". Et pendant qu'on greffe budget sur budget pour alimenter le respirateur artificiel de Québec 84, la foule, elle, se rend là où le coeur bat. Voilà pour la magie!

San Francisco Bastion démocrate et ville "libérée"

Lundi s'ouvre à San Francisco la convention du Parti démocrate, où Walter Mondale sera choisi comme candidat à la présidence contre le républicain Ronald Reagan, un ancien gouverneur de la Californie. Notre collaborateur à Washington, Yves Gilson, rappelle la longue tradition d'indépendance, de tolérance et de leader de toutes les révolutions sociale, économique et politique de ce bastion démocrate.

par Yves GILSON
(collaboration spéciale)

Lorsque les délégués, journalistes et politiciens arriveront au Moscone Center où se tient la convention démocrate, ils seront accueillis par un immense panneau leur souhaitant la bienvenue. Ce panneau n'est pas une idée de la ville de San Francisco. C'est une initiative prise par la communauté homosexuelle, qui représente 20 pour 100 de la population.

San Francisco, bastion démocrate dans une Californie républicaine, est à l'image du parti: ce sont les groupes d'intérêts qui le gouvernent. Mais à l'opposé du parti, il n'y a pas de dissensions mais une unité qui fait l'envie de tous les politiciens. San Francisco, de par son caractère indépendant, continue à jouer son rôle de leader dans les révolutions sociale, économique et politique d'une Amérique encore bien traditionaliste.

Une ville en mouvement

Il y a 130 ans, on découvrait de l'or et de l'argent dans les Sierra Mountains, à 150 kilomètres de San Francisco. Immédiatement, la ville est devenue le point de ralliement des immigrants de la côte Est et de l'Orient. Ironiquement, ce ne sont pas ces chercheurs qui y ont fait fortune; ce sont ceux qui sont arrivés après la ruée et qui ont garni leur bourse en vendant à ces aventuriers

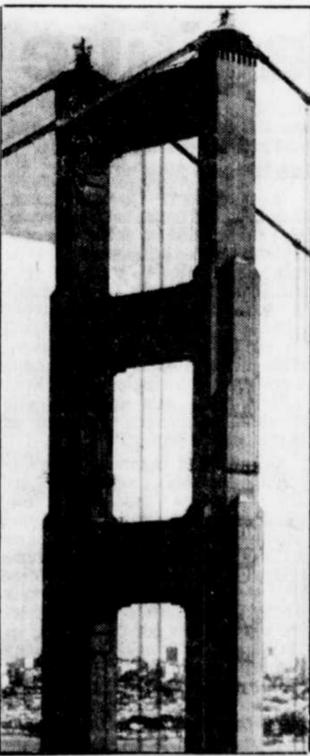
les vêtements et l'équipement dont ils avaient besoin.

Ville exclusivement masculine à ses débuts (excepté les quelques "Belles de saloon"), San Francisco a connu sa véritable expansion avec l'arrivée du chemin de fer qui y a amené des femmes, des banquiers, des avocats et... la prospérité. Des fortunes se sont édifiées, des maisons ont été construites et le port a étendu ses activités. San Francisco n'avait plus besoin d'or pour vivre. Mais cela ne l'a pas empêchée de rester une ville d'accueil pour ceux qui veulent changer de vie, rompre avec le passé et faire de l'argent s'ils le peuvent.

Dans les années 60, les "hippies" se sont installés dans le quartier de Haight-Ashbury. "Peace, love and drug" étaient les maîtres-mots de leur philosophie qu'ils appelaient "New Age".

Dans les années 70, les cheveux se sont raccourcis. C'est l'époque des "alternatives pour tous": mariage, sexe, religion. Les San-Franciscains se sont mis à cultiver le culte du loisir, le culte de l'argent et celui de l'esprit. On peut être hétérosexuel et végétarien. San Francisco permet tout.

La décennie 80 est celle de la montée de l'homosexualité. Certains y voient la décadence de la ville, mais San Francisco se rit de tels propos. San Francisco a intégré les homosexuels comme elle l'a fait pour les hippies. Et elle continue à prospérer.



Les gratte-ciel de San Francisco se profilent derrière le fameux pont Golden Gate.

Une reconnaissance difficile

Le choix de Moscone Center comme site de la convention est chargé de symbolisme pour la communauté homosexuelle de San Francisco. Le 27 novembre 1978, le Supervisor Dan White (membre du

conseil municipal), un ancien policier, tue le maire de San Francisco, George Moscone, un libéral, et le supervisor Harvey Milk, le premier homosexuel élu à un poste officiel. La communauté homosexuelle réagit en attaquant l'hôtel de ville. La police contre-attaque dans le district homosexuel de Castro. Ce sont les débuts difficiles d'une minorité qui prendra peu à peu sa destinée en main. Aujourd'hui, les homosexuels participent activement à la vie politique et économique de la ville. Ils continuent à lutter pour leurs droits, que le reste des Etats-Unis leur refuse toujours.

Un pot-pourri ethnique

Si la communauté homosexuelle de San Francisco est la plus large et plus controversée des minorités, elle n'est qu'une parmi d'autres. Avec une population de 700.000 habitants, et 500.000 travailleurs qui font la navette quotidiennement, San Francisco n'est que la quatorzième ville du pays en population, tout juste plus importante qu'Indianapolis. 22 pour 100 de sa population est d'origine étrangère. Plus de 12 pour 100 sont Noirs, 12 pour 100 sont Hispaniques et 12 pour 100 Chinois.

De par son emplacement, San Francisco offre à ses habitants un large éventail de possibilités pour occuper leurs loisirs. En 20 minutes, on se trouve à la plage. En 30 minutes, on est à la montagne. En quelques heures, on est sur les pistes de ski ouvertes de novembre à mai et en une matinée, on atteint le Yosemite National Park ou les vignes de la Napa Valley.

Une démocrate libérée

San Francisco est une démocrate libérée. Son maire est une femme, Dianne Feinstein. La présidente du Board of Supervisors (conseil municipal) s'appelle Wendy Nelder et la ville a envoyé deux

représentantes au Congrès: Barbara Boxer et Sala Burton. Pas étonnant dans une ville où plus de la moitié des habitants sont des femmes (dont plus de 50 pour 100 sont célibataires).

La ville est décidée à faire de cette convention un outil de propagande à travers les Etats-Unis. Quarante kilomètres de routes ont été réparées, une fontaine de 110 pieds de haut a été remise en état, un carrousel de 1912 a été restauré et le Moscone Center lui-même a été amélioré par un système ultramoderne de son et lumière. 6.000 volontaires seront à la disposition des délégués pendant la convention.

Mais San Francisco laissera également les mécontents parler pendant cette semaine politique. Trente-cinq manifestations sont prévues aux abords de la convention. Un groupe d'homosexuels et de lesbiennes et un groupe de travailleurs ont chacun promis de faire descendre dans la rue plus de 100.000 manifestants. Les pacifistes attendent 25 à 50.000 supporters pour leur manifestation et les organisateurs d'une manifestation en faveur du candidat démocrate noir Jesse Jackson espèrent rassembler 10 à 15.000 personnes.

Pour certains, ces manifestations n'apporteront que des ennuis de plus aux démocrates, qui ont déjà du mal à s'entendre. Mais pour Ann Lewis, directrice politique du Comité national démocrate, San Francisco ne pouvait être un meilleur choix pour la convention. Cette ville, qui compte plus de nouveaux millionnaires que n'importe quelle autre ville américaine, cette ville qui a un surplus budgétaire, qui a de l'argent pour réparer ses routes, qui travaille avec toutes les minorités et qui prospère grâce à son commerce avec l'Orient, grâce à ses universités et à la Silicon Valley au Sud, est un symbole vivant sur les terres du président Reagan. C'est ici que devrait renaitre le parti démocrate.